



Résumé de l'œuvre

La Condition ouvrière

Simone Weil

Voir la vidéo du résumé 

Tu peux commencer par visionner la vidéo pour clarifier les points importants.

<https://www.prepa-up.com/la-condition-ouvriere/>



PrépaUp

Mieux vivre ses études



Présentation générale de l'œuvre

La Condition ouvrière est un recueil de textes divers écrits par Simone Weil, philosophe et professeure agrégée de philosophie.

Cet ouvrage a été publié pour la première fois en 1951, après la mort de Simone Weil. Il regroupe les textes importants que la philosophe a rédigés au sujet des **conditions de vie des ouvriers** à son époque (entre 1934 et 1942) : des courriers adressés à des amis ou à des directeurs d'usines, des **articles** de revues, un **texte de conférence** lu devant des ouvriers, ou encore un journal de bord qui décrit en détail le travail qu'elle a effectué en usine.

En effet, pendant presque un an de sa vie, Simone Weil a fait le choix de travailler comme ouvrière à l'usine. Elle voulait **se confronter à la réalité**, se sentir comme une ouvrière parmi d'autres pour **vraiment comprendre** ce qu'était **la condition ouvrière** et parler du milieu ouvrier avec justesse.

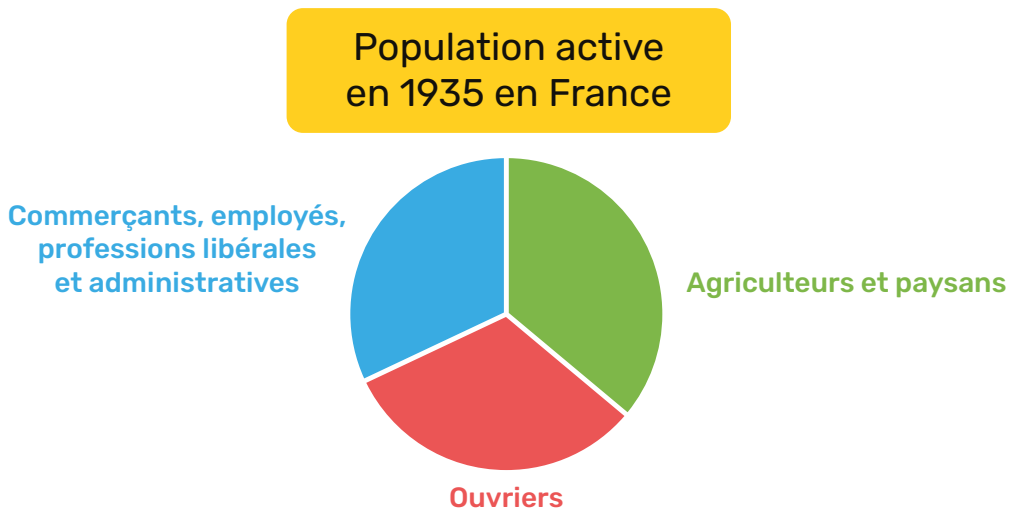


Contexte historique

Le contexte historique de cette œuvre est essentiel pour comprendre pourquoi Simone Weil s'intéresse à la condition ouvrière, et comment le milieu ouvrier était considéré à son époque:

- Une **France industrielle** : de 1926 à 1931, le nombre d'ouvriers dépasse le nombre de paysans en France. Le secteur industriel regroupe alors la plus grande partie des travailleurs français. Au cours de ces décennies, **les usines se modernisent et s'agrandissent de plus en plus.**

↳ Etudier le travail ouvrier semble essentiel à Simone Weil car ce travail concerne une grande part de la population française.



- La **Grande Dépression** : en 1929, la bourse de New York s'effondre et entraîne le monde dans la plus grande **crise économique** du XXème siècle.

Pour faire simple : depuis la fin de la Première Guerre mondiale, on produit beaucoup pour tout reconstruire. Il arrive un moment où on produit trop. Comme il y a trop de marchandises par rapport à la demande, les prix baissent, et plus personne ne veut revendre des marchandises qui ne valent rien... Alors, les fabriques n'arrivent plus à écouler leurs produits : elles renvoient beaucoup d'ouvriers et diminuent les salaires.

↳ La France est touchée par la crise à partir de 1931. Comme ailleurs, **le chômage explose** et **les salaires diminuent**. Concrètement, pour garder leurs emplois, les ouvriers sont prêts à travailler comme des forcenés... C'est dans ce contexte de crise que Simone Weil travaille comme ouvrière sur presse à l'usine Alsthom (1934-1935), puis travaille à la chaîne à l'usine J-J Carnaud et Forges de Basse-Indre, et enfin comme fraiseuse à l'usine de Renault (1935).

- **La grève de juin 1936** et le Front Populaire : le 3 mai 1936, le Front Populaire remporte les élections législatives françaises.

Le Front Populaire était une coalition de partis de gauche qui regroupait notamment les socialistes et les communistes. Grâce à cette victoire, Léon Blum devient le 4 juin le **premier socialiste** à la tête d'un gouvernement de la IIIème République. À peine est-il arrivé au pouvoir qu'environ **2 millions d'ouvriers se mettent soudainement en grève** :

c'est une grève d'une ampleur jamais vue... Il faut dire qu'à cette époque, cela fait longtemps que les ouvriers se sentent opprimés par le patronat et les dirigeants de droite.

Désormais gouvernés par des socialistes, les ouvriers peuvent enfin **s'exprimer sans risquer la répression**, et espérer des jours meilleurs.

↳ Simone Weil (qui a alors repris son métier de professeure de philosophie) suit ces événements de près. Elle est enthousiaste à l'égard de ces grèves qui, au-delà d'un mouvement militant, sont pour elle un acte de « joie pure ».

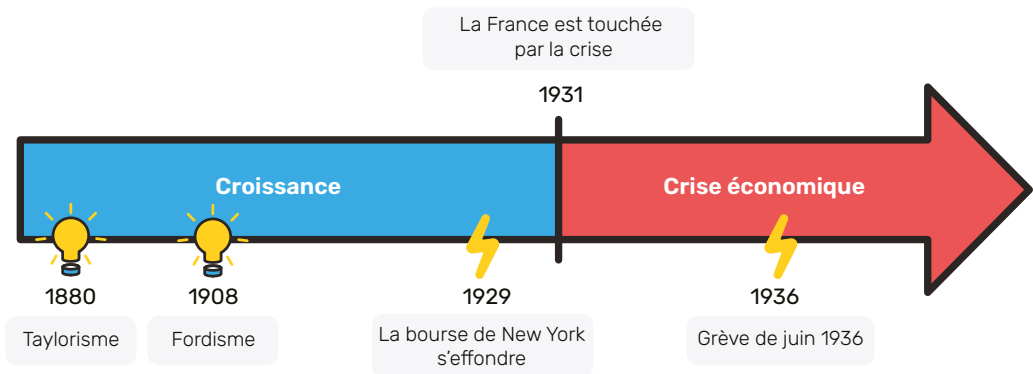
- La **rationalisation du travail** en usine, avec le **taylorisme** (1880) et le **fordisme** (1908).

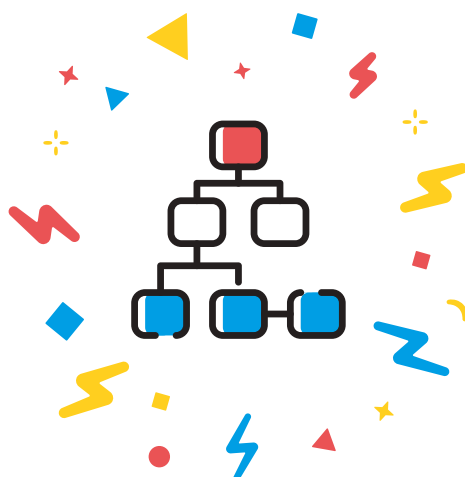
Le taylorisme (du nom de son inventeur Taylor) se définit comme une organisation scientifique du travail qui vise à **augmenter le rendement** (la quantité produite par unité de temps) autant que possible. Il repose sur 3 grands principes :

- L'étude précise de chaque opération de production (analyse des gestes, chronométrage de chaque tâche, etc.).
 - L'optimisation de chaque opération (détermination de la cadence maximale atteignable, séquençage optimal des opérations entre elles, etc.).
 - La mise en place d'un système de primes incitant les ouvriers à être plus productifs (plus ils produisent de pièces à l'heure, plus ils sont payés).
- Dans la lignée du taylorisme, le fordisme (du nom de son inventeur Ford) cherche à **augmenter la productivité** (augmenter la production par rapport aux ressources mobilisées). Il repose sur 2 grands principes :
- La division du travail de manière verticale (séparation des tâches intellectuelles et manuelles) et horizontale (séparation des différentes tâches manuelles = travail à la chaîne).
 - La standardisation : on produit les mêmes pièces en grande quantité, ce qui facilite le travail à la chaîne et diminue le coût de ces pièces.

↳ Pour Simone Weil, cette « rationalisation » du travail est responsable de la **dégradation de la condition ouvrière** : les ouvriers sont poussés à être **toujours**

plus productifs et à effectuer des **tâches toujours plus abrutissantes**. Avec, pour conséquences, un **épuisement moral et physique** et la **perte de leur dignité de travailleur**.





Structure de l'œuvre

Heureusement pour tout le monde, le programme de cette année n'inclut pas les quelque 500 pages du livre. Le corpus est resserré autour de plusieurs textes (environ 200 pages), séparés en **deux sections** :

- La première section est intitulée « **L'usine, le travail, les machines** ». Dans cette section, tout est au programme (lettres, articles et conférence) sauf le « Journal d'usine ». Cette section intègre des **impressions assez précises** sur le travail en usine qui s'appuient sur l'expérience vécue. L'auteure y dresse un **constat détaillé de la condition ouvrière**.
- La deuxième section est intitulée « Tout ce qu'on peut faire provisoirement... ». Dans cette section, il y a seulement 2 articles à étudier : « La condition ouvrière » et « Condition première d'un travail non servile ». Cette section intègre des **réflexions plus globales** sur l'organisation du travail. L'auteure y propose de grandes **pistes pour l'amélioration de la condition ouvrière**.



Résumé express

Une dénonciation de la condition ouvrière



La plupart des textes du recueil critiquent l'organisation de l'industrie et surtout la manière dont sont traités les ouvriers. La philosophe dénonce **l'inhumanité des conditions de travail** en usine car celles-ci portent **atteinte à la dignité des travailleurs**.

Au fil de ses écrits, Simone Weil revient régulièrement sur ces conditions qu'elle a elle-même éprouvées au cours de quelques mois à travailler en usine. Elle fut choquée par la **brutalité physique et morale** de ce travail. Elle soulève notamment les points suivants:

- Un **travail monotone** et **sans intérêt** réalisé à une **cadence effrénée**. Ce travail épuise le corps et empêche l'esprit de s'évader. En effet, la vitesse d'exécution du travail nécessite de rester constamment concentré sur une tâche abrutissante.
- Une **soumission permanente aux ordres** des supérieurs. Cette soumission donne le sentiment humiliant de n'être rien d'autre qu'un objet au service de la production.
- Le **sentiment d'être isolé**, en raison de l'absence de fraternité parmi les travailleurs, du silence pesant des ouvriers, et du fait de se sentir comme un simple rouage de l'usine.

- Un **refoulement des émotions** et des humeurs. En effet, l'ouvrier ne peut rien exprimer sous peine d'être moins productif et/ou d'être réprimandé.
- Le **salaire**, et **la peur** de perdre son salaire comme seules sources de motivation.
- L'**angoisse** de revivre chaque jour cette souffrance, mais aussi de se faire réprimander par ses chefs ou de perdre son travail par manque de productivité.
- L'obligation de sombrer dans l'**indifférence** et l'**inconscience** pour pouvoir endurer cette souffrance sans déprimer totalement.

Contre la révolution ouvrière



Simone Weil se démarque des militants de son époque. Ils sont nombreux parmi les syndicats et les partis de gauche à souhaiter la **révolution**, c'est-à-dire à vouloir **renverser le patronat** pour **instaurer la domination du peuple ouvrier**. Si la philosophe se réjouit des révoltes et des grèves qui permettent alors aux ouvriers de faire valoir quelques revendications, elle ne croit pas du tout à la révolution. Pour elle, ce mouvement brutal ne peut aboutir qu'à deux choses :

- **La répression**, pour rétablir l'ordre capitaliste en place.
- **L'instauration d'un nouvel ordre** encore **plus totalitaire**. En effet, les anticapitalistes voulaient confisquer les moyens de production pour les remettre entre les mains de l'Etat. Dans un tel régime, l'Etat concentre encore plus de pouvoirs.

Selon Simone Weil, tout cela ne changerait rien aux conditions de travail des ouvriers (cela empirerait même les choses). En effet, peu importe les dirigeants : tant que l'on conserve la même **organisation** au sein **des usines** et que l'on traite la main d'œuvre de la même manière, la **souffrance au travail** ne peut pas disparaître.

D'ailleurs, l'auteure affirme que **le travail comporte nécessairement une part de souffrance** (il n'est jamais facile de manipuler du métal en fusion par exemple) : il ne faut donc pas espérer supprimer la

souffrance du travail ouvrier. Par contre, Simone Weil préconise d'**éviter toutes les souffrances inutiles** qui s'ajoutent au travail en lui-même. Et pour cela, il y a des solutions plus douces que la révolution.

Des solutions pacifiques pour améliorer le travail



Dans certains textes, Simone Weil avoue avoir du mal à imaginer des solutions concrètes pour améliorer la condition ouvrière. Elle est lucide : elle sait que cela devra prendre du temps, qu'il faudra changer les mentalités, éveiller les consciences... Néanmoins, elle propose quelques pistes :

- **Le dialogue social** : la philosophe suggère plusieurs fois de créer des commissions ouvrières au sein des entreprises (c'est-à-dire de réunir des groupes d'ouvriers chargés d'étudier certains aspects du travail en usine). Leur but est de permettre aux ouvriers de comprendre comment l'usine fonctionne (autant sur le plan technique que financier) afin de savoir quand le patron abuse ou pas. Il s'agit aussi d'établir une collaboration entre chefs et ouvriers. En effet, l'écoute mutuelle peut diminuer les incompréhensions, établir une confiance réciproque et faire émerger des petites améliorations au quotidien.
- **La réduction des inégalités** : Simone Weil pense que les écarts (de salaire, d'instruction, de responsabilité) entre tous les employés d'une usine contribuent à la dévalorisation de ceux qui sont « tout en bas ». Selon elle, il faut donc réduire ces écarts. Par exemple, en confiant des tâches plus qualifiées aux ouvriers (pas seulement pour l'argent, mais pour rendre le travail instructif).
- **Faire un bon usage de la science** : depuis Taylor et Ford, Simone Weil considère que la science a complètement oublié et détruit l'aspect humain au travail. Elle espère que les futurs ingénieurs inventeront des machines qui permettront aux hommes d'éviter les tâches abrutissantes et de se consacrer aux tâches qui demandent plus de réflexion et d'habileté.

- **Voir la beauté du travail** : c'est le point le plus abstrait de la pensée de Simone Weil. Elle affirme que le travail, surtout lorsqu'il nécessite un effort, peut devenir épanouissant si on y voit de la beauté. Par exemple, le paysan qui travaille la terre produit un effort riche d'un sens profond : cet effort permet de tirer parti des miracles de la nature pour nourrir les hommes. Selon la philosophe, il pourrait également y avoir de la beauté dans le travail ouvrier.



Résumé par chapitre

Ce résumé propose un condensé de chaque texte que tu dois étudier dans l'œuvre. Ces textes sont classés dans le même ordre que celui de l'œuvre. Tous les exemples utilisés sont issus du livre.

L'usine, le travail, les machines



Lettres à Albertine Thévenon
*(institutrice issue d'une famille ouvrière
syndicalisée, amie de SW)*



1^{ère} lettre – janvier 1935

Simone Weil explique qu'elle a choisi de travailler en usine pour **éprouver la condition ouvrière**. Elle décrit l'expérience comme difficile. Elle y a perdu une certaine légèreté de vivre. Puis, elle se

moque des révolutionnaires qui parlent de liberté ouvrière sans avoir mis le pied dans une usine.

Selon elle, **l'organisation d'une usine est inhumaine**. Tout d'abord parce que **l'attention est focalisée** sur une **tâche répétitive et sans intérêt**. L'ouvrier est donc tenté d'éteindre son cerveau pour endurer la souffrance, et de se laisser aller physiquement en dehors du travail, de sombrer dans la routine. Malgré la gentillesse de quelques-uns, l'auteure évoque enfin l'absence de fraternité entre ouvriers.

2ème lettre – octobre 1935

Simone Weil est nommée professeure à Bourges (c'est la fin de son expérience à l'usine). Elle se décrit comme épuisée mais moralement endurcie par cette expérience qu'elle qualifie « **d'esclavage** ».

3ème lettre – décembre 1935

Simone Weil décrit son expérience d'ouvrière comme douloureuse. Selon elle, **le travail en usine a brisé sa dignité** : au lieu de se révolter, elle est rapidement **devenue « docile »**. Elle s'est alors efforcée de retrouver l'estime d'elle-même dans une situation proche de l'esclavage. À ce titre, elle évoque :

- La **vitesse d'exécution des tâches qui empêche de réfléchir** (et oblige à refouler ses émotions).
- Les ordres ou le fait de **devoir se taire et obéir** (et qui implique de refouler ses humeurs).

Le résultat est une **rétractation de la pensée** : toute l'attention est concentrée sur une tâche abrutissante et fatigante. L'esprit devient **incapable de se projeter vers l'avenir**.

Dans cet environnement, Simone Weil ajoute que le moindre **geste fraternel** (un sourire, une aide) a une **grande valeur**. Elle raconte ainsi comment elle a été soutenue par certains collègues pour faire un travail très difficile (elle manipulait du métal en fusion).

Lettre à Nicolas Lazarévitch

*(ouvrier et militant révolutionnaire,
ami de SW) – mars 1935*



Simone Weil raconte qu'elle s'est fait recruter dans l'usine d'Alsthom afin de comprendre **l'organisation de l'industrie**. Elle précise que le travail était dur, d'autant plus qu'elle luttait contre le « **vide mental** » auquel se laissent aller les ouvriers afin de **supporter l'esclavage**. Malgré le fait que les ouvriers se plaignaient, l'auteure souligne l'absence de solidarité et de militantisme dans l'usine.

Lettre à Simone Gibert

(étudiante, ancienne élève de SW) – mars 1935



Simone Weil explique que les femmes ne peuvent pas évoluer à des postes intéressants en usine. Puis elle raconte **l'aliénation** (= le fait de devenir un « pantin » dont la vie est écrasée par le travail) qu'elle subit (à cause de la **rétractation de la pensée**, de la fatigue, de la **soumission**). Toutefois, l'auteure se dit heureuse d'être confrontée à la vie réelle (plus concrète que la vie universitaire dans laquelle elle évoluait avant).

Puis Simone Weil aborde divers sujets évoqués par son ancienne élève dans une précédente lettre :

- Elle prévient la jeune fille qu'une vie de rêveuse consacrée à la recherche de sensations est factice. Selon elle, il vaut mieux **favoriser l'activité (travail, création)** afin d'être dans la réalité et de **vivre des sensations plus vraies**.
- Elle lui conseille de **potasser à l'école**. Bien sûr, pour se former l'esprit. Mais surtout pour se rendre **capable de fournir un travail suivi** (dans n'importe quel domaine).
- Elle lui préconise enfin de faire du sport pour se rendre habile et vigoureuse. L'auteure regrette personnellement de ne pas

avoir développé ses compétences physiques (ce qui lui a posé problème à l'usine).

Lettre à Boris Souvarine

(militant politique et journaliste, ami de SW)
– avril 1935



Simone Weil écrit après son premier jour de travail dans une autre usine (J-J Carnaud et Forges de Basse-Indre) qu'elle qualifie de très dur : les **cadences** y sont **très élevées**, intenable et épuisantes. Ne pouvant se reposer, la santé des ouvrières se dégrade vite au moindre problème physique.

Une ouvrière lui a dit qu'au bout d'un an, l'épuisement persiste mais la douleur s'estompe. Pour la philosophe, cette **habitude à la souffrance** constitue le « **dernier degré de l'avilissement** ». Elle déplore que les ouvriers acceptent de s'épuiser pour un salaire un peu plus élevé.

Article « Un appel aux ouvriers de Rosières »

Proposé à Entre nous, journal des usines Rosières, décembre 1935



Dans cet article proposé à Victor Bernard (directeur des usines Rosières – fonderies situées à Vierzon), Simone Weil s'adresse aux ouvriers de l'usine. Elle leur propose de **s'exprimer** à propos de leur travail par le biais du journal d'usine : d'évoquer leurs souffrances ou leurs joies, leurs motivations ou leurs fatigues, leurs manières d'endurer ou d'apprécier le travail... Elle espère que les chefs qui les liront pourront **prendre conscience des difficultés** que les ouvriers subissent.

Simone Weil suggère également que les chefs puissent répondre par le biais du même journal : à leur tour, ils pourraient **expliquer les contraintes** qui les poussent à organiser le travail d'une certaine manière. Cette **compréhension mutuelle** permettrait aux ouvriers de mieux **accepter certaines souffrances** (en comprenant qu'elles sont

inévitables), et aux chefs de **chercher à diminuer ces souffrances**. L'auteure veut apporter une **dimension humaine à l'organisation de l'usine** (qui est uniquement pensée sous l'angle du rendement).

Lettres à Victor Bernard

(ingénieur et directeur technique des usines Rosières)



1ère lettre – 13 janvier 1936

Victor Bernard a refusé de publier l'appel aux ouvriers de Rosières. Selon lui, cet article risquait de mettre de l'huile sur le feu entre chefs et ouvriers. Selon la philosophe, c'est tout le contraire. Les ouvriers sont **pauvres, soumis, dépendants**, et trop souvent **rabaissés** au rang d'inférieurs. Sous la pression, ils **ruminent ces humiliations** jusqu'à ne plus en pouvoir et... se révolter. C'est pourquoi leur permettre de **s'exprimer** aurait pu évacuer un peu la pression et « adoucir l'amertume » de leur condition sociale. Il s'agit de leur apporter un peu de **considération** et de **dignité**.

2ème lettre – 31 janvier 1936

Victor Bernard a répondu à Simone Weil qu'elle exagérait sur la condition des ouvriers. Compte tenu de son expérience personnelle en tant qu'ouvrière, la philosophe lui assure qu'elle dit vrai. Elle insiste sur la **perte de dignité** et le **refoulement des émotions** (les ouvriers se taisent malgré les difficultés). Elle ajoute que vu d'en haut (depuis la place de chef), il est difficile de s'en rendre compte, tandis que d'en bas, il est difficile d'« agir ».

3ème lettre – 3 mars 1936

Victor Bernard a prétendu que les ouvriers n'avaient pas le courage de se plaindre, alors que leurs chefs étaient prêts à les écouter. Aussi Simone Weil lui explique pourquoi **les ouvriers se taisent** :

- **Par prudence**, car ils risquent de perdre leur place.

- **Par résignation et manque de légitimité**, car sous l'oppression, ils ont le sentiment de ne pas compter, de n'avoir aucun droit à défendre.
- **Par fierté ou timidité**, car ils risquent de subir une humiliation supplémentaire (en effet, s'ils se font envoyer promener, ils ne peuvent rien faire d'autre que... se taire !).

Simone Weil ajoute que les ouvriers ne peuvent pas être courageux. En effet, ils ne travaillent que pour gagner un peu d'argent afin de **survivre** : ils ont donc **peur de perdre leur salaire**. Cette peur les **maintient sous domination**. Ils sont condamnés à osciller entre deux besoins : **devenir indifférent à leur sort** pour mieux le supporter et tenter de **retrouver l'estime de soi**.

Aussi, l'auteure suggère la mise en place d'une boîte à idées dans l'usine. Celle-ci donnerait aux ouvriers la possibilité de **s'exprimer et le sentiment de compter**. La philosophe précise que ce geste envers les ouvriers supposerait de **reconnaître l'inhumanité de la condition ouvrière**... ce qui constitue un risque : reconnaître ouvertement l'anormalité de la condition ouvrière sans chercher à changer les choses pousserait les ouvriers à la révolte. Cependant, Simone Weil ajoute que ce risque est limité : la **domination du patronat** est telle que l'insurrection lui semble impossible.

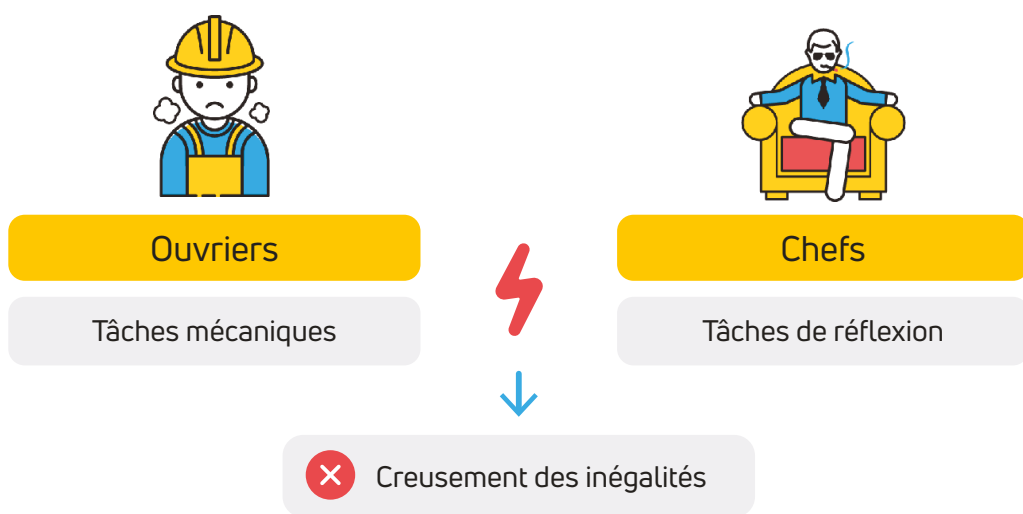
Par ailleurs, Simone Weil affirme que ce n'est pas la pauvreté en soi qui fait le plus souffrir, mais le fait d'être **condamné à la pauvreté** : l'ouvrier se voit sans cesse rappelé qu'il doit **endurer des privations sans pouvoir espérer mieux**.

4^{ème} lettre – 16 mars 1936

Simone Weil fait savoir qu'elle souhaite l'**égalité du rapport de forces** qui oppose **ouvriers et patronat**. Aussi, elle précise qu'elle n'est **pas révolutionnaire** : la révolution change les chefs, mais ne change pas le principe d'obéissance de la main d'œuvre. Elle souhaite donc instaurer une véritable **collaboration**, dont elle ne voit nulle trace dans l'usine de Rosières. À ce titre, elle souligne la **puissance écrasante** de Victor Bernard sur ses ouvriers : compte tenu de la difficulté à retrouver **un emploi, un renvoi** de sa part peut être synonyme d'une **condamnation à mort**. Totalelement **dépendants** de leurs employeurs, les ouvriers n'ont plus qu'à obéir.

5ème lettre – mardi 30 mars

Simone Weil demande à Victor Bernard de l'embaucher dans son usine afin d'y améliorer les conditions de travail. Ensuite, elle dénonce la **division du travail** : le cloisonnement des tâches (qualifiées / non qualifiées) **rendrait impossible l'élévation de l'esprit**. Pire, il **dégrade l'estime** de ceux qui sont relégués aux tâches ingrates. Or, le travail pourrait justement servir à **former** les moins compétents pour les amener vers des tâches plus qualifiées (ce qui **réduirait les inégalités**).



6ème lettre – avril 1936

Simone Weil déplore la méthode de réduction du personnel : le **licenciement** ne s'opère que sur le **critère de l'utilité**. Il ne prend pas en compte la situation familiale ou l'ancienneté de l'ouvrier. En plus d'obéir, il faut donc que les ouvriers **s'abaissent à plaire** à leurs supérieurs afin d'augmenter leur chance de rester dans l'usine. Enfin, la philosophe dénonce la **soumission passive** aux ordres : celui qui ne fait qu'exécuter n'est qu'un outil. En revanche, si les chefs faisaient **confiance** à leurs employés pour accomplir une tâche avec **responsabilité** et **intelligence**, ces derniers **obéiraient avec honneur**.

7ème lettre – avril 1936

Face aux critiques adressées par Victor Bernard, la philosophe se défend d'être contre la discipline et la hiérarchie. En revanche, elle s'oppose à l'**obéissance absolue qui conduit à se résigner** et à

souffrir. Par ailleurs, elle demande à Victor Bernard de lui organiser une journée d'étude à l'usine de Rosières.

8^{ème} lettre – mai 1936

La philosophe propose à Victor Bernard de publier dans son journal d'usine un résumé vulgarisé d'Antigone (tragédie grecque écrite par Sophocle qui raconte l'histoire de la fille d'Œdipe). Elle souhaite que la **littérature** soit rendue **accessible** à tout le monde, y compris les ouvriers.

9^{ème} lettre (fragment) – mai 1936

Après l'article sur Antigone, Simone Weil envisage de vulgariser l'histoire de la « création de la science moderne par les Grecs ». Puis, elle revient sur la **méthode arbitraire des licenciements** : les ouvriers **craignent d'être virés** sans raison objective et doivent donc **se rendre dociles et agréables**. Selon elle, le procédé qui aboutit au choix des licenciés devrait donc être **plus transparent**.

10^{ème} lettre (fragment) – début juin 1936

Pour sa journée d'étude à l'usine, Simone Weil refuse de visiter un logement ouvrier : elle juge cela **dégradant** et blessant. Par ailleurs, elle remarque avec plaisir que des articles d'ouvriers ont été publiés dans le journal de l'usine.

11^{ème} lettre (fragment) – 10 juin 1936

Simone Weil fait part à Victor Bernard de sa **joie à l'égard des grèves** de juin 1936. En réponse, Victor Bernard lui fera comprendre qu'il déplore le fait qu'elle prenne partie pour les ouvriers au détriment du patronat.

12^{ème} lettre (fragment) – mi-juin 1936

En réponse à la réaction de Victor Bernard, Simone Weil lui fait remarquer que la situation n'est pas si difficile à vivre pour les patrons... De plus, elle considère qu'il est bon que **les ouvriers relèvent la tête**

et obtiennent des avantages, mais aussi que pour une fois, **les chefs découvrent l'humiliation** et cèdent à la force. Elle se réjouit de ce rééquilibrage entre oppresseurs et opprimés.



Lettre à Boris Souvarine à propos de Jacques Lafitte

*(ingénieur, auteur de *Réflexions sur la science des machines*), janvier 1936*

Simone Weil fait la critique de l'ouvrage de Jacques Lafitte. Cet auteur compare les machines aux organismes vivants au vu de leur complexité. La philosophe aurait aimé qu'il étudie plutôt la **place des machines dans l'humanité**.



Deux lettres à Jacques Lafitte

1ère lettre – fin mars ou début avril 1936

Simone Weil discute du **rôle des machines dans le travail**. Elle soulève notamment trois points :

- Les machines peuvent **développer le « pouvoir créateur »** du travailleur, comme le font les outils dans l'artisanat.
- Les machines ne devraient **pas servir à réduire la part de travail dans la vie**. En effet, le travail devrait être un moyen de s'épanouir et non pas une corvée dont il faut se débarrasser le plus possible.
- Les machines ne devraient **pas séparer l'homme de la nature** mais faire le lien entre les deux (sur ce dernier point, la philosophe reste assez vague).

Puis, elle critique le **travail à la chaîne (en « série »)** qui divise les tâches et rend le **travail répétitif et abrutissant**. C'est l'inverse du **travail composé de plusieurs tâches** différentes (**en « suite »**). Elle pense que **les machines** devraient justement être automatisées pour

faire les tâches « en série » tandis que **les hommes** s'occuperaient du **travail qualifié**, c'est-à-dire des **suites** (par exemple, s'occuper du réglage des différentes machines). Enfin, elle imagine des machines assez « souples » (multifonctionnelles) pour être utilisées dans de **petits ateliers** plutôt que dans d'énormes usines.

2^{ème} lettre – 14 avril 1936

Dans cette lettre, la philosophe déplore la spécialisation croissante des savants (dont la connaissance se borne à un domaine précis), et la recherche grandissante de loisirs par la population. Puis elle revient sur la réflexion des « suites » et « séries » : elle affirme que les **ouvriers** sont **trop occupés aux séries** (tâches séparées sans réflexion), et **s'occupent trop peu des suites** (création, planification, réflexion).

Article « La vie et la grève des ouvrières métallos »



Publié dans La Révolution prolétarienne, 10 juin 1936

Dans cet article, Simone Weil s'intéresse aux **mouvements de grève** sans précédent qui agitèrent le pays en juin 1936, et notamment l'industrie métallurgique. Précisant que ces grèves étaient généralisées mais pacifiques, elle en explique les **causes** à partir de sa propre expérience :

- **La soumission à une cadence** de travail infernale qui provoque **écœurement et épuisement**.
- **L'accablement** face à la nécessité de vivre ça jour après jour (à part le dimanche, et avant l'instauration des congés payés par le Front Populaire, il n'y avait que très peu de jours de repos dans l'année pour les ouvriers à cette époque).
- **L'obéissance et la docilité** : **l'exécution passive** des tâches et des ordres qui donne l'impression de n'être qu'un simple outil, l'obligation de ne pas déplaire, l'impossibilité de céder à ses humeurs, la **dépendance** au bon vouloir des chefs (Simone Weil évoque notamment une scène où elle s'est fait renvoyer sans

explication).

- **Les conditions difficiles** (la philosophe évoque par exemple un vestiaire d'usine glacial où elle devait laver ses mains blessées avec de la sciure de bois deux fois par jour).
- **La vie de famille durement impactée** par le travail (la philosophe évoque le cas d'ouvrières presque soulagées par la mort de leurs enfants/maris, parce que ce sont autant de bouches en moins à nourrir).
- **L'humiliation du jour de paie**, où chacun accepte son salaire sans savoir comment il est calculé.
- **La faim**, contre laquelle il faut lutter et qui risque d'entraîner un cercle vicieux : faim = moins productif = moins de salaire = moins d'argent pour manger...
- **La pauvreté** et l'obligation de faire attention à chaque sou dépensé.
- **La peur** : l'angoisse de la journée à venir, la crainte d'être en retard (1 minute de retard = 1 heure non payée !), d'être moins productif, de subir un accident, une réprimande.

Selon l'auteure, ces grèves ont eu un élément déclencheur : l'arrivée d'un **gouvernement socialiste** au pouvoir (le Front Populaire de Léon Blum), qui a été vécue par les ouvriers comme une bouffée d'oxygène. Ayant toujours été sous la pression, ils ont immédiatement saisi cette occasion pour respirer un peu et se retrouver en position de force. Au-delà des revendications, cette grève était donc avant tout un **moment de « joie pure »** : celle de pouvoir enfin **fraterniser** avec ses collègues, de **renverser le rapport de force** avec les chefs, de faire la fête dans les usines... Ce fut un relâchement sans cruauté, nourri par l'espoir d'imposer de nouvelles conditions au patronat.

Cependant, Simone Weil souligne aussi les limites du mouvement :

- Les ouvriers sont si relâchés qu'ils laissent quelques militants se charger seuls des négociations.
- Le risque de chômage (si les salaires augmentent trop, les entreprises ne pourront pas garder tout le monde) ou de mise en place d'un Etat totalitaire (à l'image du communisme russe).

Enfin, la philosophe propose de mettre en place dans chaque usine une **commission ouvrière qui pourrait contrôler les finances** (afin de voir si l'argent est bien réparti ou non). Elle suggère aussi de **réduire les écarts de salaire** entre chaque catégorie d'employés afin d'atténuer les inégalités sociales. Par contre, elle s'oppose à l'instauration de salaires minimums (les patrons, obligés de verser un salaire minimum aux personnes les moins productives, finiraient par les renvoyer).

Simone Weil termine sur une conclusion réaliste : les ouvriers savent que cette période de grâce ne durera pas. Toutefois, ils ont montré que jusqu'alors, **ils ne se soumettaient pas par volonté**, mais parce qu'ils n'avaient **pas eu d'autre choix**.

Lettres à Auguste Detœuf
(fondateur du groupe Alsthom, patron ouvert aux avancées sociales, il a permis à Simone Weil de travailler dans l'une de ses usines)



1^{ère} lettre – 10-17 juin 1936

Dans un précédent courrier, Detœuf a accusé la philosophe de ne pas supporter la discipline. Simone Weil répond qu'elle n'a rien contre la discipline mais précise que la **discipline** doit être « **humaine** » : faire appel à la **bonne volonté**, à l'**initiative** et à l'**intelligence** du travailleur. Or, en usine, la discipline n'est qu'une **obéissance brutale** : **exécution aveugle et immédiate** des tâches, crainte de recevoir un ordre arbitraire, **soumission par peur** de perdre son emploi et dans le seul but d'avoir un salaire... Dès lors, l'ouvrier a deux possibilités : soit il sombre dans l'**inconscience** pour **oublier** ces injustices et ces **humiliations**, soit il reste **conscient** et digne, ce qui le conduit au **désespoir**.

Par rapport aux grèves en cours, la philosophe insiste sur l'importance d'accorder une victoire aux ouvriers. Autrement, ils retomberaient plus durement dans l'humiliation et le désespoir. Elle évoque donc la possibilité que les ouvriers puissent avoir un **droit de regard sur le calcul des salaires**.

2^{ème} lettre – 19 juin 1936

Dans cette lettre, Simone Weil évoque deux issues possibles au mouvement de grève :

- Le **rétablissement brutal de l'ordre** par le pouvoir patronal en place.
- La **mise en place d'un Etat totalitaire** si la classe ouvrière renverse le patronat et impose sa domination.

Cependant, elle évoque une autre possibilité : le **partage des responsabilités**. Concrètement, elle propose la création de commissions permettant aux ouvriers de **s'exprimer sur l'organisation et la gestion des entreprises** (la philosophe ne détaille pas leur fonctionnement mais on peut imaginer des réunions lors desquelles les ouvriers seraient conviés à partager leur avis sur l'organisation de leur usine). Le but est que les ouvriers ne sentent pas esclaves d'une « domination arbitraire » mais puissent **comprendre le bien-fondé des ordres** qui leur sont donnés.

3^{ème} lettre – publiée en décembre 1937

dans [Les nouveaux cahiers](#)

Dans cette lettre, Simone Weil retranscrit une conversation entre deux patrons d'usines qu'elle a entendue dans le train. Ces deux patrons se disent écœurés de ne plus pouvoir embaucher et licencier les employés comme ils le souhaitent (car des commissions composées d'ouvriers ont récemment été mises en place : elles permettent de contrôler le recrutement et le licenciement dans les usines). Ils croient ne plus avoir rien à perdre (la philosophe remarque tout de même qu'ils sont loin d'avoir tout perdu). Ils suggèrent donc que tous les patrons **ferment leurs usines** pour montrer que **rien ne tourne sans leur argent** (mais Simone Weil estime que **si les patrons entraient en grève**, il suffirait de **confisquer leurs usines**). La philosophe en conclut qu'il règne dans le pays un **climat de guerre civile** entre la classe ouvrière et la classe des bourgeois.

Réponse d'Auguste Detœuf

Auguste Detœuf demande à Simone Weil de se mettre à la place des

patrons dont elle se moque : il rappelle que ces hommes se sont **battus et ont investi** pour créer leur entreprise, sans personne pour les aider et dans le respect des règles du « jeu ». Il ajoute que ces hommes, en voulant gagner de l'argent, contribuent aussi à **l'enrichissement de la nation**. Ils ne comprennent donc pas que leur travail soit remis en cause par la force des grévistes. Detœuf ajoute que ces patrons seraient vraiment persuadés de tout perdre s'ils perdaient **leur entreprise**, celle-ci étant leur **seule raison d'être**. Enfin, Detœuf estime que ces patrons ne peuvent pas être si facilement remplacés par des gens qui ne maîtrisent pas les rouages de l'économie. En conclusion, Detœuf pense qu'il faudrait **empêcher les abus du patronat**, mais **modérer la part de contrôle que peut exercer l'ouvrier** dans le processus de recrutement.

La rationalisation

conférence prononcée devant un public d'ouvriers, le 2 février 1937



Trouver l'équilibre entre progrès scientifique et progrès humain

En introduction, Simone Weil définit la **rationalisation** comme une **méthode scientifique** permettant d'**organiser le travail en vue d'améliorer la production**. Cependant, ce progrès industriel a instauré un **régime problématique pour les travailleurs**. Pour résoudre ce problème, les anticapitalistes (socialistes, communistes, anarchistes) ne cherchent qu'à **augmenter la paie** des salariés. Selon l'auteure, ils oublient que **c'est avant tout la servitude** des ouvriers qui cause leur plus **grande souffrance**.

La solution serait que les ouvriers puissent **produire** autant tout en étant **heureux de produire**, grâce à un **travail agréable**. Il faudrait donc **organiser le travail** de manière à **équilibrer les intérêts** de l'ouvrier (ses droits, son moral) avec ceux du patron (la production). Pour aboutir à ce compromis, il faut d'abord comprendre comment fonctionne le régime en place.

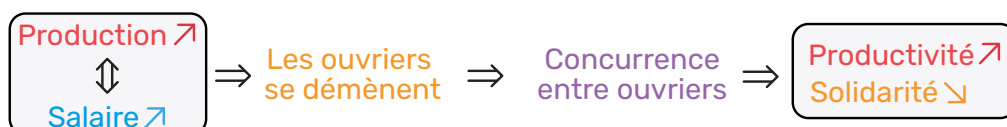
La rationalisation, un régime inhumain

Ce régime est issu de la **rationalisation créée par Taylor**. Taylor est décrit comme un être plutôt infâme qui, étant bourgeois, a rapidement gravi les échelons au sein de son usine. Son unique objectif était d'**augmenter la cadence de production** grâce au **contrôle du travail** des ouvriers (le but était qu'ils ne puissent plus travailler à leur manière ou à leur rythme). Il cherchait à **améliorer le rendement des machines** mais aussi **des hommes**. Taylor y est parvenu grâce à :

- De nouvelles **méthodes d'usinage** (suite à l'étude des procédés les plus **efficaces**).
- La **division du travail** et le **calcul précis du temps** nécessaire pour **chaque opération**.
- Le système de « **travail aux pièces avec prime** » : on déterminait le nombre maximum de pièces qu'il était possible de fabriquer par heure. Puis, on fixait une prime pour ce rendement maximum. S'il n'était pas atteint, l'ouvrier était

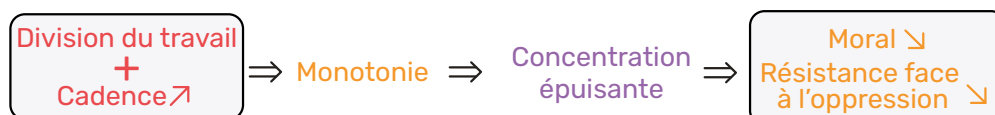
moins payé voire renvoyé...

L'auteure ajoute que le taylorisme ne servait qu'à la **production de produits superflus**, de luxe ou à l'industrie de guerre. Selon Taylor, ces produits étaient bon marché mais permettaient aussi au patron et à l'ouvrier de gagner plus. En réalité, l'ouvrier gagnait « plus » en une journée pour la seule raison qu'il **travaillait plus dans un même laps de temps**. Mais il était **loin de travailler dans de meilleures conditions**.



Ensuite, Ford a inventé le **travail à la chaîne**. Cette organisation a permis de **remplacer les ouvriers qualifiés** (réalisant plusieurs tâches **méthodiques** faisant appel à l'habileté et à l'intelligence) **par des exécutants** (réalisant une seule tâche **mécanique** facile à accomplir).

Ainsi, le patronat a découvert qu'il pouvait **augmenter les rendements** autrement qu'en allongeant la journée de travail : il suffisait d'**augmenter l'intensité du travail** en repoussant à l'extrême les limites physiques du travailleur dans un temps donné. Simone Weil en souligne les conséquences :



En conclusion, l'auteure estime que la **science** est **utilisée** dans le domaine de l'industrie **pour exploiter l'homme** par la contrainte, sans aucune considération morale. Elle ajoute qu'une véritable rationalisation supposerait un progrès technique qui n'exploite plus les travailleurs.

Article « Expérience de la vie d'usine »



*Écrit début 1936, modifié en 1941, remodifié pour une publication en juillet 1942 dans la revue **Economie et humanisme***

Dans cet article, Simone Weil veut **expliquer le malheur des ouvriers** en prenant appui sur son expérience d'avant 1936 (où les conditions étaient encore pires en raison de la crise économique).

Les souffrances de l'ouvrier

La philosophe affirme que le travail à l'usine pourrait être stimulant grâce à la solidarité ou au fait de dominer la matière par les machines. Cependant, ces joies n'existent pas car l'ouvrier n'est pas libre :

- Il doit **se plier à une organisation temporelle stricte et mécanique** (aucune souplesse, aucune surprise).
- Son **travail** est si **monotone** que son **avenir** est **insupportable à imaginer** (car la même tâche s'y répète à l'infini) : il se replie sur le présent et trouve le temps long.
- Bien que son travail soit monotone, il **ne peut pas se relâcher** : il doit suivre une **cadence ininterrompue**, et ce dans la crainte d'un éventuel incident.
- Il n'a **aucune reconnaissance**, pas même quand il parvient à résoudre un problème tout seul (alors qu'il n'y a presque pas de coopération).
- Il se sent **réduit à l'état de « chose »** ou de rouage, car les objets qu'il fabrique semblent avoir plus de valeur que lui-même.
- Il a pour **seules motivations le salaire et la peur** de ne pas l'obtenir.
- Sa pensée rétractée le rend **brutal et indifférent** aux autres êtres humains autour de lui.
- Il a le sentiment d'être **étranger** à l'usine : il ne peut pas s'approprier les objets et les lieux où il consacre pourtant sa

vie et toute son énergie. Au contraire, il ne laisse jamais une marque personnelle : c'est une pièce indispensable mais **interchangeable**.

- Il **endure en silence** et préfère taire son malheur par pudeur, par humiliation.

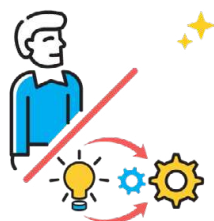
Améliorer le bien-être au travail

Selon l'auteure, **le travail devrait procurer de la joie**. C'est pourquoi il ne faut pas forcément diminuer le temps de travail ou augmenter les salaires, mais surtout changer le rapport au travail. L'ouvrier devrait avoir **d'autres motivations** que la paie :

- **La fierté** : l'effort de l'ouvrier sert à autre chose qu'à recevoir de l'argent. Il doit savoir quelle est l'importance de son travail, connaître son but, sa fonction, sa portée.
- **Le savoir-faire** : les tâches simples et répétitives devraient être accomplies par des machines automatisées plutôt que par des hommes. L'ouvrier devrait être le chef d'orchestre des machines.
- **La projection dans l'avenir** grâce à **l'autonomie** : l'ouvrier devrait pouvoir organiser son travail sur une période de quelques jours en vue d'atteindre un objectif, avoir le sentiment d'avancer vers quelque chose (autre chose que le jour de la paie). Bien que cela ne fasse pas disparaître la peine, l'ennui ou une certaine monotonie, le travail serait **moins écœurant**.

Pour mener ces réformes, la philosophe évoque la difficulté d'établir une **confiance mutuelle** entre ouvriers et patrons. Le patronat se méfie des réformes sociales alors qu'elles pourraient instaurer plus d'**ordre** : en effet, l'ouvrier dégoûté par le travail risque de se révolter brutalement. Il représente une plus grave menace que l'ouvrier épanoui. L'auteure estime que les ingénieurs ont un rôle essentiel : au-delà de construire des objets, ils devraient d'abord chercher à éviter de rabaisser l'humain.

Tout ce qu'on peut faire provisoirement...



Article « La condition ouvrière »

Écrit le 30 septembre 1937,
modifié pour une publication le 15 novembre
1937 dans *Les Nouveaux Cahiers*



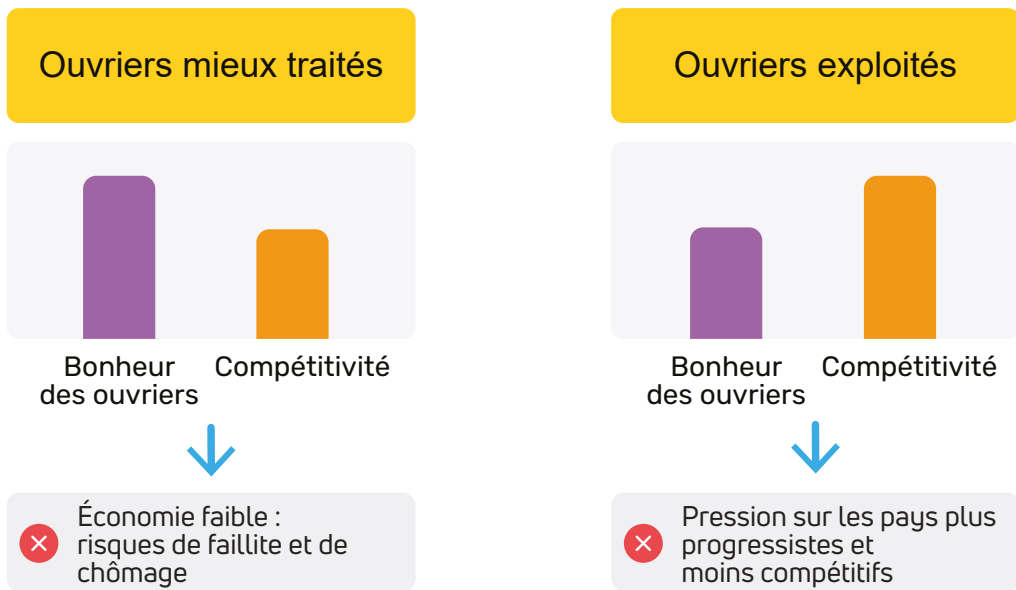
Dans cet article, Simone Weil explique les principaux **obstacles à l'amélioration de la condition ouvrière**.

L'effet pervers du progrès social

L'obstacle principal tiendrait à la **diversité de cette condition** dans les pays du monde : il y a des ouvriers plus malheureux (plus exploités), et des moins malheureux (moins exploités).

Ce déséquilibre a pour conséquence un **nivellement par le bas** de la condition ouvrière en général. En effet, les pays où les travailleurs sont les plus **exploités** sont plus **compétitifs**.

À l'inverse, le **progrès social freine la compétitivité** économique d'un pays. Le progrès social est donc synonyme de **danger**. Les dominants cherchent alors à freiner le progrès social et à favoriser l'exploitation.



De plus, s'il y a **moins de production**, il y aura aussi moins à consommer pour le bien-être et les loisirs, et **plus de pauvreté** :

Progrès social ↗ ⇒ Travail ↘ ⇒ Production ↘ ⇒ Consommation ↘ ⇒ Qualité de vie ↘

Réguler la production mondiale

Selon Simone Weil, ce cercle vicieux n'est pas insurmontable. Pour que le progrès social n'ait pas d'effet négatif sur le dynamisme économique d'un pays, il y aurait trois principes à mettre en place :

1. Ne produire que ce qui est nécessaire à la consommation (seulement l'utile et l'agréable)

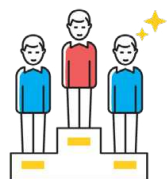


Une large part de ce qui est produit serait **superflue**. Pour distinguer le nécessaire du superflu, il suffirait d'observer les conséquences d'une production amoindrie à l'échelle internationale.

Ex : Si la France ne produit pas assez de blé pour nourrir sa population et que les autres pays n'en produisent pas assez pour lui en fournir, c'est la famine : le blé est nécessaire. En revanche, si la France diminue sa production d'armes et que les autres pays en font autant, cela n'aurait aucun dommage sur la qualité de vie (au contraire) : les armes sont donc superflues.

L'auteure précise que la réalité est plus complexe : la plupart des marchandises sont nécessaires mais sont produites en **surabondance** (c'est l'excès qui est superflu). Cette surabondance existe **à cause de la concurrence** des pays entre eux. En effet, la concurrence pousse sans cesse à produire plus.

Ex : les voitures sont utiles mais on en produit plus que le nécessaire. Seulement, il est impossible pour un pays de n'en produire que la quantité nécessaire : la concurrence étrangère viendrait inonder le marché, causant la faillite des entreprises locales qui limitent leur production.



2. Réguler la concurrence au niveau mondial

Puisqu'il est difficile de remettre en cause le principe de la concurrence, la solution consiste donc à **réguler la concurrence en fixant des limites à la production.**

Ex : il serait possible de limiter la production de voitures en fixant dans tous les pays un nombre d'heures maximum de production par semaine (ce qui permettrait aussi d'offrir plus de temps libre aux ouvriers).



3. Imposer chaque progrès social à l'échelle mondiale

Enfin, pour éviter qu'un progrès social désavantage un pays face à la concurrence, il faudrait que tous les pays l'adoptent en même temps. Cependant, l'auteure remarque qu'il n'y a pas d'action concertée entre les mouvements ouvriers du monde entier. Elle en explique certaines causes :

- Par orgueil : les hommes aiment avoir des « inférieurs » et maintiennent donc la hiérarchie.
- Les Etats ne s'emparent jamais de ces sujets qui pourtant favorisent l'égalité et donc la paix.
- Une action ouvrière isolée déséquilibre un pays, ce qui incite les autres pays à prendre le dessus.
- Le progrès social pousse un pays à se replier sur lui-même pour

protéger ses privilèges, craignant de voir affluer les travailleurs des pays étrangers.

Article « Condition première d'un travail non servile »

Écrit en avril 1942, partiellement publié en 1947 dans Le Cheval de Troie



Travailler pour survivre, un mal profond



Selon Simone Weil, le travail asservit l'homme s'il n'apporte **rien d'autre qu'un moyen de subsistance** : au lieu de **fournir un effort pour obtenir un « bien » (finalité)**, l'ouvrier travaille seulement pour **rester en vie (nécessité)**. Pourtant, c'est le **désir** d'obtenir quelque chose qui motive l'homme à **produire un effort**. Or, l'effort sans récompense produit l'écœurement.

Ainsi, l'ouvrier est proche de l'esclave : son effort ne lui sert qu'à se maintenir en vie. Mais **survivre n'est pas une finalité** pour l'homme. Une telle vie tourne tristement sur elle-même : on travaille pour manger, on mange pour travailler... Telle serait la cause de la **démoralisation du peuple**. Pour **supporter cette existence vide**, soit il ne faut **ne pas se poser de questions**, soit il faut **trouver des compensations** :

- Des **plaisirs** « faciles et violents » (sexe, usage de stupéfiants) : compensation peu réjouissante.
- **L'espoir d'une ascension sociale** pour soi-même ou pour ses enfants : attente qui peut s'avérer douloureuse si cette ascension n'arrive jamais.
- **L'espoir d'une révolution** : espoir légitime (car il s'agit de se révolter contre l'injustice) mais illusoire, car une révolution ne fait pas disparaître le malheur du travail ouvrier tel qu'il existe.

À côté de ces compensations, **l'argent** est présenté comme un bien qui peut donner un but supérieur au travail de l'ouvrier. Mais selon la philosophe, l'argent serait au contraire un **grand facteur**

d'insatisfaction. En effet, pour l'ouvrier, la perspective de s'enrichir signifie la possibilité de changer de situation. Seulement, comme il ne peut pas s'enrichir en étant ouvrier, il est condamné à rester ouvrier : l'espoir du gain d'argent devient pour lui un **désir inapaisable** et profondément frustrant.

Le remède : la beauté au travail



Il n'y aurait qu'un seul remède permettant de **rendre cette existence** douloureuse plus **supportable : la beauté**. En effet, **la beauté satisfait nos désirs** et elle peut être accessible à tous.

Attention, Simone Weil ne parle pas de la **beauté** d'une personne ou d'un objet que l'on voudrait avoir, mais de la beauté que l'on aime dans une œuvre d'art par exemple. Plus précisément, la philosophe évoque une **vie** rendue **symboliquement belle et poétique grâce à la religion** (Simone Weil était de confession chrétienne). Cette beauté devrait se retrouver dans le travail lui-même, ce qui est facile quand on est artiste... Mais qu'en est-il quand on est ouvrier ?

Selon l'auteure, il faudrait permettre aux ouvriers de penser à Dieu (= beauté suprême) à tout moment, de voir Dieu partout comme dans une église. Seulement au **travail**, toute l'attention est portée sur la matière, les outils, les gestes... Il faudrait donc que le travail lui-même puisse **inspirer** ce que la philosophe appelle la « prière » ou « **la plénitude de l'attention** » (une forme de méditation). Pour cela, il faut voir dans le travail autre chose qu'une tâche purement utilitaire. Il faut y voir des **symboles**.

Ex : l'agriculteur qui sème son grain est concentré sur le grain. Or, le grain a une portée symbolique : il apporte une renaissance, il représente le cycle de la vie / On peut se représenter la croix du Christ dans le levier d'une machine / En portant une lourde charge, on peut s'imaginer le Christ portant sa Croix

Selon l'auteure, il y aurait une infinité de **symboles religieux et surnaturels** qui pourraient rendre le travail plus beau. Cela serait valable pour le travail physique mais aussi intellectuel. Tout travail peut et devrait permettre cette **sorte de contemplation**.

Changer notre rapport au travail pour en voir la beauté



L'éducation devrait notamment contribuer à **transmettre ces images** poétiques et religieuses. Mais aussi former les élèves à être attentifs à cette beauté. De plus, cela permettrait de **compenser le sentiment d'infériorité intellectuelle** des travailleurs moins qualifiés, car **n'importe quel travail** aurait une **grande portée spirituelle**. Pour que cela soit possible, il faudrait néanmoins **supprimer toute forme de travail** qui nécessite une **attention abrutissante** (taylorisme) incompatible avec la contemplation et la « prière ».

En conclusion, l'auteure pense que pour **résoudre les problèmes économiques**, la société devrait d'abord faire en sorte que le travail ne soit pas abrutissant, mais **procure de la joie**. Elle précise enfin que la joie est ressentie, non pas malgré, mais grâce à la souffrance (un effort nous rend euphorique s'il nous fait gagner quelque chose) : **l'ouvrier**, qui **souffre forcément** au travail, serait donc **le mieux placé pour vivre cette joi**

Nous espérons que ce résumé te permettra de **mieux comprendre** les œuvres au programme de Français-Philosophie de cette année. Peut-être même que ça t'a fait **gagner du temps** dans cette matière. Si c'est le cas, nous sommes ravis !

Les **résumés des autres œuvres** au programme sont également disponibles au téléchargement. Nous te les avons envoyés par e-mail.

Restons réaliste : tu ne peux pas te permettre de passer la majorité de ton temps en Français-Philo. Tu prépares un concours scientifique, donc oui, **il faut concentrer ton énergie sur les matières scientifiques**.

Dans ce cadre, tu ne peux pas te permettre de passer du temps à apprendre des choses qui ne vont pas te faire gagner des points aux concours. Avoir beaucoup de culture n'est pas utile pour réussir l'épreuve de la dissertation.

Donc garde bien en tête que **chaque minute doit être rentabilisée**. Pour cela, identifie ce qui va te faire gagner des points et focalise-toi sur les informations les plus importantes.

Si tu as le budget, tu peux **rejoindre notre programme Le Joker** pour mettre toutes les chances de ton côté. Tu pourras **gagner beaucoup de temps et être plus serein pour les concours**. Le Français-Philosophie pourrait même devenir la matière qui te permettra de faire la différence.

Bien entendu, tu peux aussi te débrouiller par toi-même et quand même progresser. Le plus important est de **travailler efficacement**.

Quel que soit ton choix, nous te souhaitons bonheur et réussite.

Le Joker

**Mets toutes les chances de ton côté
pour réussir en Français-Philosophie**



<https://www.prepa-up.com/joker>